

DISCOURS  
DE  
M. BARBIER DE MEYNARD

MEMBRE DE L'INSTITUT

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

---

MESSIEURS,

La Société Asiatique de Paris m'a chargé d'ajouter son souvenir reconnaissant au tribut d'hommages que vous rendez aujourd'hui à celui qui fut un de ses membres les plus distingués. Des voix plus autorisées que la mienne vous ont rappelé les titres qui le placent au premier rang de l'orientalisme français; je veux me borner à dire ce que fut le confrère dévoué, assidu à nos séances, toujours prêt à nous communiquer la primeur de ses découvertes, à les discuter avec nous, en accueillant nos critiques avec une bonne grâce qui rehaussait la valeur de son savoir.

C'est en 1869 que Bergaigne devint un des nôtres, et le succès de ses débuts nous fit pressentir aussitôt ce qu'il serait un jour. Le modeste répétiteur à l'École des Hautes Études était déjà lauréat de l'Académie des Inscriptions. Un

de ses premiers essais, la *Chronologie dans la formation des langues indo-germaniques*, la publication magistrale d'une de ces bizarres compositions chères au génie indou, dans lesquelles la philosophie parle le langage de l'amour raffiné, d'autres travaux encore dont il enrichissait la Bibliothèque de l'École des Hautes Études et le *Bulletin* de la Société de linguistique, avaient fondé la réputation du jeune Maître, en faisant valoir le trait caractéristique de son esprit : indépendance et originalité disciplinées par une logique sévère et dirigées par une méthode irréprochable. Mieux qu'aucun de ses éminents devanciers, Bergaigne a su mettre en pleine lumière l'organisme des langues indo-européennes, montrer leurs liens de parenté, et établir l'unité qui préside à leur formation.

La plupart de ses travaux, je parle des plus importants, paraissaient ailleurs que dans le *Journal Asiatique*, mais nulle part ils n'étaient appréciés avec plus de sympathie, discutés avec plus de sincérité. J'entends encore l'écho des controverses passionnées, mais toujours amicales, qui animaient nos réunions du samedi, lorsque Bergaigne nous donna l'œuvre maîtresse, le fruit de vingt années de recherches sans trêve, sa *Religion védique*. Il paraît que le livre fit scandale à l'étranger, dans la patrie de Roth et de Weber. En France, dans le cercle plus restreint des études orientales, à la Société Asiatique en particulier, ce fut d'abord de l'étonnement, je ne sais quel sentiment d'hésitation prudente mélangé peut-être d'un peu de scepticisme. Et pouvait-il en être autrement? Notre confrère renversait toutes les opinions passées à l'état de dogmes depuis trois quarts de siècle. L'antiquité fabuleuse

du Rig-Véda, l'inspiration naïve, pastorale de cette poésie où l'on croyait trouver la trace de la première révélation divine, ou tout au moins la première manifestation de l'âme humaine en présence des grands phénomènes de la nature, tout cela s'écroulait sous l'effort d'un prodigieux entassement de citations empruntées à ces textes énigmatiques, car le livre de Bergaigne n'est formé que de citations, ce n'est qu'un immense index, mais un index qui porte la marque d'une rare puissance d'abstraction.

Sa thèse a triomphé, et le succès en était assuré, parce qu'elle repose sur des bases indestructibles. Le caractère sacerdotal, liturgique du Rig-Véda, tel que ses belles recherches l'ont établi, ne rencontre plus aujourd'hui de contradicteurs et le progrès des études védiques ne peut qu'affermir la découverte à laquelle son nom reste attaché.

Mais, je l'ai promis, je ne dois rappeler ici que le sentiment unanime d'estime profonde, je pourrais dire d'admiration avec lequel les travaux de Bergaigne ont été accueillis parmi nous dès leur apparition, et bientôt après, dans tout le monde savant. C'est à M. Senart et à M. Michel Bréal qu'il appartenait de les apprécier dans le détail et ils l'ont fait avec l'autorité d'un savoir incontesté. Leur parole éloquente a énuméré les éminents services rendus par notre cher et regretté confrère à l'étude de l'Orient ancien dans ce qu'elle offre de plus séduisant et aussi de plus ardu aux investigations de la science. Vous savez l'importante contribution que Bergaigne a fournie à la linguistique par son *Manuel de la langue sanscrite*, à l'histoire sinon de l'Inde védique au moins à celle du moyen

âge indien, à l'histoire du Cambodge pendant sept siècles, par la participation active qu'il prit au déchiffrement de la riche collection épigraphique dont nous sommes redevables à M. Aymonier ; enfin à la littérature proprement dite, par sa charmante traduction de *Sacountala*. Mais ce n'est pas seulement l'homme d'étude, le chercheur infatigable que M. Senart a remis devant nos yeux, nous l'avons écouté avec une vive émotion quand il a évoqué l'homme et l'ami.

Je fus un de ceux qui eurent le privilège de connaître Abel Bergaigne dans l'intimité de ses six dernières années, surtout depuis que la destinée impitoyable l'avait mortellement frappé en faisant le vide dans son foyer. La douleur semblait avoir affiné son exquise sensibilité, jamais il ne fut plus reconnaissant de l'affection que nous lui témoignions, ni plus enclin à la réciprocité. Après avoir failli succomber aux étreintes du désespoir, il s'était ressaisi, il avait juré de demander à l'étude non pas l'oubli, elle ne peut le donner, mais le soulagement, les consolations qu'elle apporte avec la certitude de faire une œuvre utile. Et pourtant, dans ce cœur autrefois si épris du Beau et du Vrai, comme il l'était de l'idéal scientifique, enthousiaste de Beethoven comme d'Homère qui tressaillait aux derniers quatuors et à la Neuvième symphonie comme aux chants de l'*Iliade*, dans ce cœur si cruellement blessé, la plaie saignait toujours. Aussi lorsqu'un accident, un faux pas sur le penchant d'un ravin mit fin à cette existence faite pour le travail, la tendresse et la douleur, nous eûmes, nous ses amis des mauvais jours, l'intuition d'un dénouement libérateur. C'est pour ceux qui res-

taient, c'est pour la science française que ce jour fut surtout néfaste. Quant à lui, il revit tout entier par la beauté de son œuvre, par les fortes disciplines de son enseignement, par le souvenir qu'il laissera dans l'histoire de la haute culture, et ce souvenir égalera en durée le monument que nos soins pieux consacrent aujourd'hui à sa mémoire.

---





